

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 16

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'étai pas fé po sa tita et lo lai an einfonça tot avau. Ma fâi po lo ressailli l'irè defecilo et cein lai a fé mô au ná. Adan lo martzau s'è fâtzi, sè san impougnî et l'an fotu avau lo perron. L'an bin mô fé; mâ quand lè z'hommo an bu, ne sâvan pas cein que fan. Cein fâ que lâi an rontu la tzamba et que l'a faillo lo mena à l'èpetau, iô l'an rhabelhi. Stauce que lâi an cein fé n'étan que dou, n'è don pas tota la coumouna, et ma fâi lai an età po lau bon bûro: ion è condamnâ à quaranta dzo dè preson, et l'autro à veingt; cein lau z'appreindra, on outro iâdzo à s'einveni pille de boun haura, et à laissi lè dzein tranquillo, quâud bin l'aran dâi tzapi à frelififi.

Mâ n'è pas lo tot, sè trovâ quôcon, ne sé quoui, que l'a fé mettre on articlo su lè papâi que tota la coumouna dau Man ètan dai sovadzo.

Quand voutron père m'a cein contâ, ié ètà coumeint li, ie mè su fotia dein totè mè colère, et lai é de que l'étâi portant bin tristo por no que n'ain na beinda d'einfant. Quand ne sarein obliezi dè lè z'einvouyi pè lo mondo, ne vollian portant pas ousâ dere que l'an età èlevâ au Man. Et bin, l'auteu dè ci articlo sara quoui voudra, n'è pas la fleu, par ce que onna brava dzein ne dâi pas diffama dinse lè défaut dè son prochain et mettre tot su la coumouna quand n'étan que dou po lo mettre avau lo perron. Mâ quîè que l'ein sâi, acutadè. Vos itè ti quie mè z'einfant; et bin, vos faut adî vo bin conduire, et adî frequeinta lè bounè compagni, et sè reduire quand l'è l'haura dè se reduire, et allâ au pridzo po lo bon Dieu et po vos et na pa po plaire au z'hommo. Dein ti lè casse, se vos faillà allâ à la tzapalla dâi Terreaux, sovegnidèvos, ein vos reinvegneint, de ne pas passâ à la pinta dè Copoz, et po preyi lo bon Dieu, fédèlo dau fond dè voutron tieu, ein esprit et ein vretâ; et seyè persuadâ qu'on est assebin exauça dèso lo turban que dèso lo tricorne.

Un incident électoral à Genève.

C'était le jour des élections des conseillers municipaux. Une lutte terrible s'était engagée; et cette lutte était décisive bien autrement que celle qui avait eu lieu pour le Grand Conseil. Comprenant qu'on ne peut lutter contre un parti sans une tactique raffinée, les conservateurs avaient fait des efforts désespérés pour conserver leurs voix. Tous leurs amis des autres collèges qui s'y trouvaient impuissants ou superflus, avaient par tous les prétextes, reflué sur ce point douteux. Maint valet de ferme avait été qualifié de valet de chambre; maint fidèle, locataire d'un petit bureau dans la circonscription, y avait élu son domicile, quoique ayant ailleurs maison superbe, etc. Tout annonçait que la balance se tiendrait en équilibre jusqu'au dernier moment, et qu'un poids minime suffirait pour décider la victoire. Mais qui devait le jeter? Voilà ce qui tenait tous les esprits en suspens.

Le scrutin allait se fermer. Depuis une heure, il ne venait presque plus personne; et quand, à de longs intervalles, un électeur paraissait, il causait une certaine sensation dans le bureau gravement

arrangé au fond de la salle, et parmi l'assistance qui en occupait les côtés.

Un serrurier d'une taille gigantesque, s'était montré le membre le plus actif de l'un des partis. Depuis huit jours, cet homme zélé n'avait pas désespéré; toujours en course pour découvrir, pour rallier les hommes de son bord, il avait fait des frais prodigieux d'éloquence populaire, monté des milliers d'escaliers, frappé à des milliers de porte donné des poignées de main sans nombre, et bu des demi-pots à l'infini.

Dans la matinée de ce grand jour, il n'avait quitté la salle d'élection que pour courir après des retardataires, des négligents, oublieux des promesses de la veille. Impossible de lui résister; il fallait, comme au temps des apôtres, *laisser là ses filets et le suivre*. Il arrachait, il poussait les rénitants, et cette dialectique nerveuse ne manquait jamais son effet. On assure cependant qu'un électeur, qu'il trouva en train de balayer sa chambre, osa opposer une fin de non recevoir obstinée à toutes ses insistances. Que fait notre serrurier? Il lui arrache son balai, le chasse devant lui, le frappe sans miséricorde, lui coupe habilement les chemins de traverse, et le fait ainsi courir dans la salle d'élection, tenant encore en main sa pelle à poussière. . . .

Nous disions donc que l'heure fatale allait sonner. Un éclair illumine tout à coup l'imagination du brave patriote: « Il nous manque un homme! » Il s'élance, oubliant son chapeau, renverse tout sur son passage, traverse les rues au galop, et, un instant après, on le voit revenir chargé d'un objet informe qu'il portait légèrement sur ses puissantes épaules, et qu'il déposa à l'entrée de la salle. On vit alors un tout petit homme, la tête noyée dans une petite saillie dromadaïenne de son épine dorsale, les cheveux hérissés, les yeux écarquillés, qui, tremblant de peur, n'osait regarder en face l'imposante assemblée.

Et mon géant de serrurier, se posant sur la pointe de ses pieds, arrondit élégamment ses bras, et se donnant toutes ses grâces, prend du bout des doigts la main du petit bonhomme épouvanté, lui adresse un aimable sourire, et le conduit en pompe, comme on mène une mariée à l'autel, vers le bureau du président. Qu'on juge de la sensation qui fit cette entrée triomphale!

Quand le bulletin du bossu tomba dans l'urne, l'heure fatale sonnait ses derniers coups.—Et ce fut ce bulletin qui décida la victoire. . . . A quoi tient le sort de bataille!

Dans notre vote sur la révision, il y a, certes, plus d'un centralisateur effréné qui voudrait pouvoir porter ainsi sur ses épaules deux ou trois bossus au scrutin.

La soirée théâtrale de mardi dernier a été une véritable fête. La présence d'un nombreux public, une attention soutenue, un vif contentement peint sur tous les visages attestaient assez que l'artiste, objet de l'attention générale, n'avait point trompé notre attente. Mlle Scriwaneck, qui a paru dans

trois pièces, nous a suffisamment donné l'idée de toutes les ressources que récite son admirable talent. Il est fort rare de voir une artiste posséder autant d'aptitudes diverses, autant de souplesse dans l'interprétation de différents genres. Chacun est obligé de reconnaître qu'elle désarme toute critique : pas un mouvement disgracieux, pas une inflexion de voix fautive ou désagréable ; tout est juste, bien compris, finement étudié et de bon goût. Aussi Mlle Scriwaneck a-t-elle été rappelée jusqu'à trois fois dans quelques scènes par un public enthousiaste. Espérons que ce soir, ses succès ne seront ni moins brillants, ni moins mérités.

Toni le gris.

XII

— Pour l'amour du ciel, Bartl, tue-moi d'un coup de fusil, plutôt que de me précipiter du haut des rocs. Que deviendra ma Resel quand elle apprendra tout cela ? dit Toni d'une voix haletante et précipitée.

Le chasseur baissa son fusil et l'enjoua. Mais au bout d'une ou deux secondes, il le releva en s'écriant :

— Non ! il faut que je te précipite du haut des rochers, misérable chien, afin que ta Resel ait plus de plaisir en revoyant le joli garçon qui l'a accompagnée à l'autel le jour de ses noces. Et, à ces mots, il se remit à traîner, par-dessus les cailloux anguleux de la montagne, Toni, dont le corps laissait sur son passage une longue trace de sang. Le malheureux saisissait chaque objet pour se retenir, en proie à une angoisse mortelle.

— Laisse-moi, du moins, le temps de me repentir et d'élever au ciel une prière. Je t'en supplie pour l'amour de Dieu.

Bartl cessa de tirer les lacets, et se mit à regarder les nuages. Ce ne fut pas long.

— As-tu fini, maintenant ?

Pour toute réponse, le malheureux se mit à pousser des cris lamentables, que répétèrent à l'envi tous les échos des alentours.

Bartl, épouvanté, crut que c'étaient les voix de gens qui accouraient au secours de Toni. Cette terreur étouffa en lui tout reste de sentiment. En proie à la fureur et au délire, il tira précipitamment sa victime au bord du rocher, et... Toni se trouva au-dessus de toute crainte et de toute illusion terrestre. Il en avait fini avec les misères de la vie humaine.

Deux jours plus tard, des coupeurs de bois virent sur la moraine, au bord du glacier, un objet rond et gris gisant au milieu des débris du règne minéral. C'était au bas du Greifenwand. Ces hommes gravirent jusqu'à cet objet, ce qui leur coûta quelque peine, attendu que les cailloux, reposant sur un fond de terre glaise, ne pouvaient leur fournir aucun point d'appui.

— C'est le corps d'un homme, s'écria l'un d'entre eux, après avoir remué l'objet avec sa hache. Au même instant, le cadavre, détaché de la glaise, roula plus bas jusqu'à un tronc de sapin descendu des montagnes.

En arrivant auprès du cadavre, nos hommes reculèrent d'abord, repoussés par l'odeur de putréfaction. Chacun hésitait à toucher la tête du mort, rendu méconnaissable par la vase et les caillots de sang qui en voilaient la face. Enfin, l'un d'entre eux tira le cadavre jusqu'à un endroit où un filet d'eau, s'échappant du haut d'un roc, formait comme une fontaine. L'eau, détachant peu à peu le sang et la vase, mit à nu le visage du défunt, et tous s'écrièrent : « C'est Toni ! »

— Mais qu'a-t-il à la main ? demanda l'un d'entre eux.

— Une corde ! Que voulait-il bien en faire ?

Les coupeurs de bois se regardèrent les uns les autres avec consternation. Plusieurs d'entre eux étaient charmés d'avoir un prétexte pour ne pas travailler. Deux bûcherons descendirent pour chercher un cercueil. La foule les suivit. Avec

un profond dégoût, on parvint à déposer le corps disloqué dans sa nouvelle demeure. C'était horrible : les os brisés, après avoir percé la peau, sortaient encore à travers les habits en lambeaux. Lorsque le cortège arriva au pont inférieur, la cloche du soir sonnait, et la croix placée au sommet du Greifenwand s'éclairait aux derniers rayons du soleil couchant.

Ainsi que nous l'avons dit, la localité dont nous parlons se composait de chétives cabanes, sauf la maison de Monsieur le curé. C'était un presbytère de la plus belle apparence, construit en pierres de taille, non loin de la rive du lac. Monsieur le pasteur était, depuis quelques jours, occupé d'un soin qui lui avait donné beaucoup à penser. Parmi ses fantaisies gastronomiques, les seules qui transmettront son nom à la postérité, les escargots à la choucroute, tenaient la première place. Il s'était, en effet, construit ou plutôt fait construire une grosse caisse dans la partie la mieux abritée de sa cour. Là se trouvaient de très nombreux escargots de vigne qu'il avait récoltés dans ses promenades, ou qu'il avait fait ramasser par les élèves des écoles, auxquels il donnait congé pour cette occupation-là. Il soignait ses escargots de ses propres mains. Pendant l'été, il les nourrissait de feuilles de chou et de salade. La chose qui le préoccupait exclusivement pour le quart d'heure, était que ces animaux fermaient déjà l'entrée de leur coquille, au moyen d'une cloison par eux sécrétée, ce qui, dans l'ordre naturel des choses, était le signe certain d'un hiver précoce. Monsieur le pasteur était pensif, branlant la tête devant ses mollusques, dont la grosseur, il faut le dire, lui promettait des jouissances exceptionnelles pendant les rigueurs de l'hiver.

— Vous vous réchaufferez promptement, leur disait-il, lorsque la cuisinière vous mettra sur le feu !

Il se mit à sourire en y songeant. Mais bientôt son attention fut distraite par l'aspect d'un bateau abordant au rivage.

Le personnage qui s'avancait était un des familiers intimes de Monsieur le curé. C'était l'aubergiste du village. Il n'ôta point son chapeau en présence du pasteur de la paroisse, et, sans même le saluer, tira de sa jaquette un brochet de moyenne taille qu'il remit à Sa Révérence.

Le curé le pesa attentivement dans sa main, puis le posa sur un banc, en disant d'un ton sentencieux : « C'est un brochet de quatre livres ! »

— Oui, Monsieur le curé ! répondit l'aubergiste, mais le brochet n'est ici qu'une question incidente. L'objet dont je désire vous entretenir est de tout autre nature. Depuis trois semaines que Toni a péri dans nos gorges, Bartl ne me paraît plus être un homme droit et en repos avec lui-même. Vous savez que, déjà précédemment, il venait à huit heures du matin dans mon établissement, où il buvait sans interruption jusqu'à onze heures du soir.

Monsieur le curé ne répondit rien à cette introduction ; et se borna à prendre nonchalamment une prise.

— Depuis l'époque où, comme je le disais, on a trouvé le corps disloqué de Toni, sur les cailloux de la moraine, Bartl est encore plus farouche qu'autrefois. Il grogne et marmotte tout seul, en faisant des gestes avec la tête. Dernièrement, sans être ivre le moins du monde, il est tombé, la face sur la table, en disant si haut, que chacun a pu l'entendre : « C'est moi qui ai précipité ses vaches dans le ravin. Oui, je l'ai fait moi-même. En revanche, ce n'est pas moi qui a fait feu sur lui. » Et alors il se met à boire de l'eau-de-vie coup sur coup. Cela dure toute la journée. Je crois que cet homme est détraqué.

— Bien ! bien ! Il est fort possible que le schnaps lui fasse dire la vérité, me comprends-tu ? Dans ce moment, je suis écrasé d'affaires, mais sois sûr que, dès que mes occupations me laisseront un moment de repos, j'examinerai cette affaire.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.